Document généré le 14 juil. 2025 17:14

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Guig !

Christian Mistral

Numéro 145, printemps 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66040ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mistral, C. (2012). Guig ! *Lettres québécoises*, (145), 16–16.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

F@etus par CHRISTIAN MISTRAL

Guig !

Ou bien j'ai eu une hallucination auditive, ou bien j'ai vraiment entendu France Beaudoin annoncer en fin d'émission ce soir que Gilles Vigneault monterait sur la scène du Gesù en octobre prochain.

Si c'est exact, je dois faire quelque chose que je n'ai jamais fait depuis qu'on se connaît, qui ne m'a jamais frôlé l'esprit et qu'après une amitié de quinze ans tu ne risques guère de considérer comme suspect. Cette chose-là, c'est évidemment de te demander d'essayer de me retenir un billet, avant que toutes les places ne s'envolent, celles en vente comme celles dont l'artiste dispose à sa discrétion.

Retour au Gesù, cinquante ans plus tard… Tout ce que ton père a signifié pour moi va se synthétiser là sur cette scène à cette date symbolique. Ma dette est immense. C'est sa poésie qui a su parler à mon cœur d'adolescent avec une voix aussi captivante que celle de Nelligan, tout en étant presque son absolu contraire : c'est elle, sa poésie, qui m'a montré qu'une autre matière pouvait nourrir la création, autre que le seul souci narcissique de l'esthète quand il se voue au beau éthéré, autre que l'inéluctable nécessité de s'immoler sur l'autel du style et de consacrer son œuvre en mourant tôt les mains propres sans jamais s'être mouillé, sans jamais s'être prononcé, sans avoir jamais souillé ses vers de considérations vulgaires comme la peinture de sa société et le désir d'y contribuer. Sans la poésie de ton père, qui le disputait en moi à celle de Nelligan, je n'aurais comme tant d'autres jamais échappé à l'attraction gravitationnelle irrésistible exercée par le côté sombre de la poésie, ce lyrisme noir qui séduit tant les cœurs ardents des adolescents, alors même que tout leur être est un incubateur de génie poétique innocent, toujours assez enfant pour s'émerveiller de tout et tout nommer en neuf, déjà bien assez grand pour s'indigner du monde et vouloir le changer… Cette époque est brève, comme pour les mathématiciens, les physiciens. Le phénomène est surtout observé chez les garçons, mais cela tient peut-être à ce qu'on n'observe pas assez les filles. C'est l'époque des fulgurantes intuitions, des épiphanies euphorisantes, des émotions, puissantes et profondes et passionnées ou pas, des décisions, fécondes et durables ou stériles et friables, c'est le temps qui dira si cette époque a fourni de quoi carburer toute une vie, et quand le temps le dit, c'est ça qui est ça, y est pas question de se pourvoir en appel ni de recommencer la partie…

La poésie de ton père a lutté avec celle de Nelligan, en me permettant de commencer à me situer, de choisir les premiers morceaux de mon style. Ça se construit comme une maison, tu le sais : autant en fonction des matériaux choisis que de ceux qu'on rejette, une décision appelant la suivante, et les débuts sont lents mais éventuellement la patente se dessine et la construction s'accélère, comme on place plus facilement les derniers morceaux d'un puzzle que les premiers.

Ensuite, je me suis pris d'une brève et brûlante passion pour le chansonnier. Même poésie, mais sur de la musique, mais chantée, mais qui ne me venait plus des pages d'un livre, mais qui émanait d'un homme sur une scène au milieu d'une foule dont je faisais partie et qui faisait partie de moi. Quel choc ! La même poésie *my ass* ! Les mêmes mots, oui, mais la découverte que la poésie dépasse le support, et qu'elle agit autrement selon qu'on la lit chez soi ou qu'on l'entend parmi cent mille personnes électrisées en 1980 !

Et puis quinze ans passent, je fais mon chemin sans nouvelle influence de Vigneault, je pense à lui comme à un apport fondamental à mon développement mais n'envisage pas qu'il puisse contribuer à la construction des étages. Et pis là, ben, je te rencontre et on se lie fortement d'amitié, tu touches tangiblement ma vie et moi la tienne, tu m'aides à retrouver le chemin de mon roman et je t'aide à trouver le chemin du tien. À travers tout ça qui nous est personnel, le plus drôle est que nombre des aspects d'écriture qui t'ont plu dans mes livres et que tu as retenus, ce qui me rend si fier, pour bâtir ton style, de concert avec tes autres matériaux, tes fondations et ton invention qui cimente le tout, eh bien ces aspects-là n'existeraient pas si ton père n'était pas venu se battre avec Nelligan dans le ring de mon adolescence au milieu des années 1970.

****

Bon anniversaire, Gilles.

Guillaume vous aura dit : à la sortie du Gesù, ce 5 octobre, je me trouvais fort dépourvu, quoique désespéré décrirait mieux mon état ; tant de choses à vous exprimer, en plein milieu de l'étrange crise que je traversais et qui se manifestait par une incapacité d'expression. Je pouvais pas aller en coulisse vous remercier pour les billets, vous serrer la main et repartir sans rien ajouter, pourtant c'est ce à quoi j'aurais été limité : que Dieu bénisse votre fils, lui qui savait, et qui comprenait, ce qui déjà serait beaucoup, mais surtout lui qui pouvait parler pour moi sans que je doive lui dire quoi dire, qui me permettait de rentrer chez moi la tête tranquille, ce genre d'ami qu'on ne trouve pas souvent dans une vie, vous savez ce que je veux dire. Sur le trottoir, il m'avait suggéré : « C'est pas grave si tu vas pas le voir ce soir, tu peux lui écrire, juste un mot ça lui ferait plaisir », ce à quoi je répliquai : « Un mot ? Guillaume, depuis des semaines je travaille à une lettre pour lui, et j'y arrive pas, alors un mot, surtout maintenant, c'est pas *fucking likely*. Va falloir que tu t'en occupes, tu trouveras les mots, en plus il te croira, toi, quand t'expliqueras que je peux pas parler : qui croirait ça rapporté par quelqu'un en qui on n'aurait pas toute confiance ? Moi-même, j'y crois pas encore, que Christian Mistral peut ni parler ni écrire, héhé… »

Bon. Là, ça devient captivant. Figurez-vous que le lendemain même, le 6, le fameux mot suggéré par Guillaume la veille, je l'avais trouvé. Parce que c'était lui et que j'accorde du prix à ce qu'il dit, parce qu'il avait employé ce mot : mot, j'avais débloqué, je savais comment sortir de cette lettre impossible dans laquelle je m'étais embourbé. Ce mot, un seul mot, littéralement, il existait ! Il était là dans l'air depuis dix ans, une chance inouïe, un mot qui possédait un sens supplémentaire spécial uniquement pour vous et moi. Le mot *Tu*.

Ce souper il y a dix ans, au Bistro, Guillaume et toi et moi : rien de ce dont nous avions pu discuter ne m'était resté en mémoire, rien sauf une chose qui ne m'a pas quitté, qui m'a hanté gentiment. Ce débat contradictoire auquel on s'est livrés, anodin au début et vite devenu chaude lutte amicale pour le pur plaisir d'argumenter. Le sujet ? Si j'allais te tutoyer ou pas. Tu voulais que je le fasse, je voulais pas le faire. T'as sorti de puissants arguments qui m'auraient presque acculé à céder, mais les miens ont prévalu, par un cheveu de plus dans la balance : t'étais content d'avoir pu jouer contre un adversaire sérieux qui comprenait le jeu, et tu t'es incliné joyeusement avec grâce et esprit sportif…

Je l'avais emporté avec ceci : certes, nous étions artistes et, certes, le vouvoiement marquait une distance déplaisante et, certes, il impliquait que tu étais vieux et respectable et statufié au lieu d'un créateur vivant et en mouvement au même titre que moi, certes tous ces arguments que tu soulevais pesaient lourd, mais pas autant que le mien : moi, je t'avais pas influencé, et toi si. T'avais changé ma vie. Il importait peu que tu l'aies fait sans le savoir, sans me connaître même. Tu devais assumer la responsabilité de cette influence et qu'en conséquence je puisse t'admirer, te vouer une gratitude personnelle telle que je ne pouvais accéder à ton désir de nous considérer en égaux.

Et voilà : maintenant, l'admiration et la gratitude étant plus fortement ressenties encore, et malgré que je ne puisse davantage nous voir en égaux, ce ne sont plus des empêchements au tutoiement : il ne me vient pas facilement, mais je peux si tu veux, parce que ce show le 5 octobre, c'était ma collation des grades, trente-deux ans après ton show sur l'île Notre-Dame, début de mon apprentissage.

Un mot, qu'il disait. Ça lui fera plaisir. Sacré Guillaume. J'espère qu'une fois de plus il a vu juste.